

Extrait distribué par Editions Flammarion

Petite BIBLIOTHÈQUE...



... du marcheur

présentée par
FRÉDÉRIC GROS

Champs classiques

Extrait de la publication

Petite BIBLIOTHÈQUE...



Passionnés ou dilettantes, d'autres le furent avant vous et le dirent, de leurs mots sages ou fous. Nos petites bibliothèques recueillent ces paroles d'amateurs à l'adresse des amateurs, échos d'un même imaginaire. Des textes à lire et relire, à partager ou à garder pour soi, à portée de main.

... du marcheur

À quoi sert de marcher? Et d'où vient que nous sommes de plus en plus nombreux à randonner? Marche-t-on différemment en ville, en montagne et en forêt? Vaut-il mieux cheminer seul ou accompagné, avec ou sans objectif? Le sac à dos – gage d'équilibre et maison portative – est-il indispensable au marcheur? Quelle liberté, quel rapport à l'espace et au temps expérimente-t-on lorsque l'on est en route?

Dans les textes ici rassemblés, des poètes, des philosophes et d'autres écrivains marcheurs d'hier et d'aujourd'hui répondent à ces questions et à bien d'autres – témoignant chacun à sa façon de ce qui le fait marcher. De ce que la méditation allante, la vie motrice, pourvoyeuse d'énergie et de vigueur, a toujours été le meilleur rempart contre la mélancolie.

En couverture: illustration
de Serge Bloch © Flammarion.

Flammarion

PETITE
BIBLIOTHÈQUE
DU MARCHEUR

PETITE
BIBLIOTHÈQUE
DU MARCHEUR

*Textes choisis et présentés par
Frédéric Gros*

Champs classiques

Ouvrage publié sous la direction de Benoît Chantre.

Introduction

« Bibliothèque du marcheur » : les termes ne sont pas si faciles à concilier. La bibliothèque, c'est un espace pour sédentaires. Rimbaud les appelait : « les assis ». On ne marche pas, dans une bibliothèque : on se lève pour aller prendre un livre, on se déplace à pas étouffés, et on regagne aussitôt sa place. De chaise en chaise. Une bibliothèque, ce n'est pas fait pour des marcheurs : espaces confinés et clos, atmosphères empesées, corps recroquevillés, volumes épais qui s'amoncellent sur les tables, gestes lents.

Et pourtant...

Quant aux « philosophes marcheurs », c'est encore autre chose. Précisément, le philosophe paraît un animal de bibliothèque ou de bureau. Lecteur infatigable, courbé sur ses papiers, il ne déplie son corps que pour atteindre un livre perché. On dira certes que sa pensée inlassablement chemine, que son esprit gravit avec peine des montagnes spéculatives, mais enfin quoi : ce sont des métaphores, et si l'âme vagabonde, le corps reste vissé, cloué à la chaise : « Ils ont greffé dans des amours épileptiques/Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs/De leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques/S'entrelacent pour les matins et pour les soirs !/Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges... » (Rimbaud). Et c'est l'horreur si vous les obligez à se mettre debout : « Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage... »

Et pourtant...

Écrire sur la marche, en faire une « esthétique » ou une « philosophie », cela paraît encore très saugrenu, pour cette autre raison que la marche semble décidément trop pauvre pour espérer atteindre à la dignité d'un acte philosophique, d'une pratique esthétique, d'une expérience spirituelle. Après tout, marcher, tout le monde sait faire, ça n'intéresse personne. On marche pour rejoindre un moyen de transport, pour aller jusqu'à son lieu de travail ou de rendez-vous, pour aller jusqu'au domicile d'un ami, une connaissance, une inconnue. Et c'est après que tout commence. Au cinéma, les moments où l'on filme les acteurs marchant, ce sont des moments de transition, des instants creux de respiration, entre les scènes d'action : séquences rapides, il ne faut pas que le spectateur s'ennuie. La marche, c'est tellement humble et pauvre, tellement lent aussi. Il y a trop peu à en dire, c'est d'une telle simplicité : mettre un pied devant l'autre. Toute la technique est là pour nous faire éviter cette servitude : voiture, train, avion... Avec le véhicule, commencent la vitesse et la culture, un monde de conquête et d'audace.

Et pourtant, rien que « marcher », écrit Balzac, ça vous révèle un homme, un monde, un destin : le pas chaloupé du marin, la marche ferme du militaire, la démarche souple, féline de l'élégante, la progression régulière du pèlerin – on dirait un navire glissant sur l'eau. Dis-moi comment tu marches... Bien sûr, ce ne sont pas des techniques difficiles, longues à assimiler (quoique, pour les défilés, qu'ils soient de mode ou militaire, il faut un apprentissage) ; plutôt des manières, des styles : il y a une diversité du pas qui révèle une culture ou une personnalité. Marcher n'est pas aussi anodin, anonyme qu'on veut d'abord le croire. Les techniques ne sont pas aussi élaborées que pour les autres sports, mais on peut

apprendre par exemple à caler sa respiration (marche afghane), à régler les inspirations, les expirations et les arrêts sur ses pas, selon des rythmes différents (3-1/3-1, 4/4/2, 2/2, 5/5, etc.), qui vont varier suivant la nature du terrain, le dénivelé, la difficulté, le temps qu'il fait...

C'est pourtant là surtout un point de vue scientifique : le technicien (qui apprend), le physiologiste (qui explique), le psychosociologue (qui interprète). Mais si la bibliothèque du marcheur n'est pas seulement composée – loin de là ! – de ces livres savants, c'est qu'il existe une poésie et, au-delà, une pratique spirituelle, de la marche, qui se retrouvent, disséminées, dans les textes de ces écrivains, de ces penseurs qui furent aussi d'immenses marcheurs.

Selon qu'on marche une ou deux heures, un ou deux jours, un ou deux mois, selon qu'on marche pour simplement sortir ou pour se rendre en un lieu précis, selon qu'on marche à la ville ou aux champs, dans les déserts ou les montagnes, toutes ces marches donnent lieu à des expériences extraordinairement diversifiées, qu'on peut essayer de ramener ici à quelques grandes catégories.

Il y aurait d'abord quelque chose comme la promenade. Se promener, c'est sortir, aller *dehors*. C'est la recherche d'abord d'une rupture de rythme, d'un changement de milieu. On va s'aérer, prendre l'air, échapper aux murs, s'extraire d'un cadre de travail, quitter sa chaise, sa condition de sédentaire, pour se dégourdir les jambes, sentir son corps, calmer sa lassitude. Pour cela, le plus souvent, on ira trouver, comme on dit, des « espaces verts » : un jardin public, un parc, une forêt, un bord de fleuve. Alors que la flânerie, comme on verra, suppose plutôt la ville, des rues bondées, des avenues pleines de lumières et de vitrines, le promeneur recherchera spontanément la tranquillité des parcs ou des berges, le long

desquelles il pourra se laisser bercer par le murmure du fleuve. La promenade se fait sur un temps court, quelques heures de détente. Elle est comme une parenthèse de la journée. Elle peut comprendre des modalités très diverses. Il y a la promenade familiale, celle du dimanche après-midi : parce qu'il fait beau, que les enfants sont agités. Alors on déambule dans les bois, au milieu d'autres familles. On se retourne sans cesse, on s'arrête souvent, on fait des pauses. Les enfants jouent pendant que les grands parlent. Et puis, quand le soleil décline, « on rentre ». Les petits ont les joues roses, c'est gagné. Il y a la promenade hygiénique. Soit celle qu'on fait « pour digérer », surtout parce qu'on se sent gavé, pour se secouer aussi – d'expérience, on se méfie des siestes qui suivent un repas chargé : elles fatiguent. Soit encore la promenade qu'on s'impose par vertu : une heure par jour, toujours le même parcours, et la même satisfaction d'avoir accompli son devoir en rentrant (« ça m'a fait du bien »). Kant mettait un point d'honneur à exécuter sa promenade quotidienne à la même heure exactement, en suivant la même allée du jardin de Königsberg. Tous les jours. On a envie d'en rire, et de trouver même un peu pathologique, obsessionnelle, cette discipline de fer. Comme si Kant en était victime. Mais est-ce qu'on ne peut pas y voir aussi une forme de courage ? Parce qu'il faut de la ténacité pour balayer toutes les excuses qui s'offrent à la paresse. Il y avait autrefois la promenade galante, qui s'est un peu perdue : on allait dans les parcs, on fréquentait les jardins, en grandes toilettes, pour s'entrevoir, se séduire. Il faut marcher lentement, paraître tout occupée, demeurer aux aguets, se laisser apercevoir sans se montrer, calculer les séductions. Il y a enfin la grande promenade : celle que les enfants attendent, celle qu'on leur a promise (« s'il fait beau »), celle qu'ils connaissent par cœur et redemandent, comme

ils demandent le même livre, la même histoire. Plaisir d'anticiper les points de vue, les formes des collines, plaisir de retrouver les choses à leur place, plaisir de saisir les variations du paysage au gré des saisons (le même et l'autre), plaisir de silencieusement saluer des arbres, des carrés de verdure comme on salue de vieux amis, plaisir aussi de pouvoir laisser aller son âme parce que les pieds connaissent par cœur les sentiers ; mais plaisir surtout de sentir monter en soi les forces d'invention : en chemin, des phrases montent aux lèvres, aussitôt oubliées, pour le seul goût de se les dire comme celui de sentir sur ses joues la fraîcheur du vent.

Flâner, c'est autre chose. C'est une occupation d'aristocrate. Noblesse essentiellement de l'esprit, car on peut flâner en étant très désargenté. Le luxe du flâneur, c'est de ne rien faire quand, autour de lui, tous s'affairent, se pressent parce qu'ils ont un rendez-vous important, se dépêchent pour ne pas rater une correspondance. La vraie richesse du flâneur, c'est son temps libre, temps qui n'est pas pour autant perdu. La flânerie, c'est seul ou à plusieurs, mais toujours en ville. À plusieurs, on s'étourdit de discours et de rires. On argumente, mais sans démontrer, seulement parce que ça fait sourire à l'instant d'avoir raison contre l'autre, juste pour qu'il soit piqué, mais en étant ravi d'être contredit à son tour. Et puis, on fait remarquer des choses que l'autre n'a pas vues (un visage, une vitrine), on parle les mains dans les poches. Tourbillon : dans la rue, on se laisse envelopper par la foule, et on s'enveloppe pareil de discours hauts (on gronde, on rit fort). Seule compte une certaine vivacité. Dans la flânerie à plusieurs, on se laisse traverser par toute l'énergie diffuse de la rue, et on en fait de l'amitié à partager. Seul, c'est autre chose. On est plus attentif, on se rend disponible aux sons, aux couleurs, surtout aux entrecroisements et aux croisements d'images. Il y a des villes,

comme on sait, pour flâner : New York, Paris... À Paris, les rues sont pleines d'histoires, les monuments racontent des légendes. Pour Walter Benjamin, c'est comme un grand livre ouvert, où flottent autour des quartiers et des cathédrales les personnages de Hugo ou de Zola, où la rumeur sourde des foules murmure les poèmes de Baudelaire et de Verlaine. Ce qui ne signifie pas qu'il faille forcément être érudit. Car, plus simplement, la flânerie laisse *parler* les choses, les gens. Il suffit de laisser couler un regard un peu lent sur le monde pour qu'il se mette à raconter des histoires : une façade décrépie, et cette fenêtre là-haut ouverte sur des ombres dansantes, un vieil homme flattant son chien, une jeune fille qui sourit l'air parfaitement entendu, un porche sombre, une femme distraite qui laisse la pluie mouiller ses cheveux. Tant d'histoires dans le monde. Le flâneur, comme il n'a rien à penser, voit monter autour des gens, comme des volutes, une fumée de récits aussitôt dispersée.

Ce qu'on appelle expédition, ou grande randonnée (aujourd'hui trek) convoque un autre imaginaire. Là, ce n'est plus le dilettante glanant au passage des fragments d'histoire, mais un marcheur d'envergure, qui s'assume, se revendique, proclame à qui veut l'entendre son statut, recherchant des exploits, des moments purs, des visions sublimes, des expériences. Il faut sortir de la ville, et bientôt même quitter les parcs bien rangés, les bois domestiqués, pour affronter une nature sauvage. Le randonneur est comme l'explorateur : il *s'équipe*. Il existe (toujours davantage) une panoplie du parfait randonneur, prêt à affronter les rudesses du temps ou du relief. On retrouve cette mythologie dans un texte de jeunesse de Flaubert : avec son compagnon Maxime Du Camp, il décide de partir à la conquête de la Bretagne, à pied ! Les voilà bientôt d'attaque, et ils se lancent à l'assaut des chemins comme des soldats fonçant droit sur l'ennemi.

Les deux jeunes hommes se veulent immédiatement des marcheurs épiques : leurs journées seront autant de chapitres d'un livre futur, ils vivent pour pouvoir raconter, ils cherchent ce que chaque pied mis devant l'autre peut faire lever comme mystère, geste héroïque, détail piquant et pittoresque. Mais il existe aussi des expéditions plus douloureuses, comme celle racontée par Slavomir Rawicz, alors jeune officier polonais : fuyant un goulag de Sibérie, avec six compagnons, il traverse en 1941 la Mongolie, le désert de Gobi, l'Himalaya, pour atteindre le golfe du Bengale. L'expédition est un enfer, où chacun atteint les limites de la fatigue et de l'humain. Quelle que soit la version (doucement ironique ou affreusement cauchemardesque), ce qui peut rendre toute marche héroïque, c'est qu'elle organise toujours un face-à-face entre l'homme, réduit à son corps fragile, et des forces naturelles surpuissantes. Il n'y a plus rien bientôt – aucun interstice, aucun écran – entre l'individu et sa faim ou sa soif, entre mon corps et le sommet qui me domine vertigineusement ou la falaise qui me tente. Aucune prouesse technique, aucune compétence requise. On a beau être équipé, il faut juste trouver un sentier où poser les pieds, juste tenir bon jusqu'à la nuit, *juste avancer*. La seule vertu du marcheur, c'est le courage. Mais pas un courage conçu comme ardeur, audace inconsciente du danger : le courage comme endurance, patience, ténacité.

Au-delà des intempéries et des insulations que le marcheur affronte, il a aussi affaire à ses semblables. Je ne parle pas ici des autres marcheurs qu'il rencontre sur le chemin, parce que là, c'est une solidarité immédiate : chacun se reconnaît membre de la grande confrérie. On s'échange des tuyaux sous forme de sentiers, de points de vue, on prend la pause ensemble, on se salue chaleureusement. Ce sont plutôt les locaux qui peuvent poser

problème – où l'on comprend que le randonneur est une figure ambivalente. Certes, il n'apparaît pas comme dangereux : il est armé tout au plus d'un bâton frêle, juste bon à effrayer des chiens peureux. Et puis, à pied, chargé comme il est, on le retrouverait vite... Ce n'est pas un touriste bruyant qu'on entend venir de loin, qui parle fort, s'agite, prend de la place. On pourrait même dire que la simplicité du randonneur le rend assez immédiatement sympathique : il a vu le pays de près, il fait des compliments sur le paysage, tandis que le touriste systématiquement râle (il en a toujours vu d'autres, il est blasé). C'est vrai que la randonnée permet parfois cette complicité contre les *autres* (les touristes, qui croient avoir tout saisi en quelques minutes). Le local respecte dans le marcheur sa lenteur, il lui est reconnaissant d'avoir pris tout ce temps pour goûter son pays dans le détail de ses saveurs, de ses couleurs, de ses pierres. Cela permet des échanges, dans les gîtes, moins superficiels que les hôtels où on ne propose que du sur-mesure (ce qu'il faut voir, ce qu'il faut faire, etc.). En même temps, cette discrétion fait peur : on peut la trouver sournoise. Le marcheur s'approche au plus près des maisons, on ne l'entend pas venir : il y a chez lui quelque chose qui tient du rôdeur, du vagabond, même si le plus souvent il ne demande que de l'eau. Il faut bien reconnaître, pour finir, que, dans ses formes modernes, la randonnée comporte moins de risques que les anciennes expéditions : sentiers balisés, GPS, cartes précises, téléphones portables... Ces nouveaux outils, toutefois, n'empêchent pas le marcheur de connaître la confrontation brutale avec les éléments.

Le pèlerinage constitue une quatrième forme de marche, dont l'importance culturelle a longtemps été décisive. Il s'agit, avec le pèlerinage, d'atteindre un lieu saint au bout de longues journées de marche, et d'en

espérer une transformation intérieure. Le terme du voyage est en effet un lieu, un espace reconnu comme sacré – y reposent le plus souvent les reliques d'un saint. Il s'agit d'exprimer là soit une demande particulière, soit un remerciement, soit encore d'expier un péché ou un crime. Le pèlerinage chrétien fut progressivement institué comme témoignage de profonde dévotion avec la fin des grandes persécutions : les souffrances réelles du voyage qu'on acceptait d'endurer constituaient en soi un signe. Le pèlerinage insiste sur toute promesse secrète de la marche : une révolution intérieure.

Promenade, flânerie, grandes excursions : ce sont le plus souvent des formes heureuses de la marche. Mais elle a aussi sa face sombre : les errances, les fuites, l'interminable exil. Partir marcher, c'est souvent le mouvement de quitter : on laisse derrière soi le fracas des villes, la pesanteur des tâches quotidiennes, les comédies sociales. Le pèlerinage insistait sur une dimension de régénération (renaître autre, guérir). Mais il s'agit d'abord de simplement délaisser par la marche des identités imposées, historiques : toute une pesanteur d'existence, un masque qui a fini par devenir « son » visage. Marcher, c'est se donner l'occasion d'être à la verticale de soi, sans avoir perpétuellement à donner le change, faire bonne figure, composer, mentir. La solitude de la marche, c'est d'abord une libération de l'enfer des autres. Tenter alors de se retrouver, par « souci de soi », comme disaient les Anciens. Toute la journée, autrement, nous sommes affairés, occupés, mais au sens où on dit qu'on « occupe » un espace : remplis, saturés, envahis. Ce sont des sollicitations permanentes, des retards qui s'accumulent, des travaux qui s'enchaînent. On marche alors pour retrouver sa propre compagnie, se sentir vivre un peu, plutôt qu'empporté perpétuellement par un torrent de tâches.

Non pas donc : enfin seul, mais plutôt « enfin avec moi-même ». Goûter le temps aussi : marcher, c'est choisir la lenteur, c'est mépriser l'obsession contemporaine de la vitesse et de la performance. On met son point d'honneur à ne plus être pressé, à ne plus être l'esclave des minutes. Vouloir marcher, c'est vouloir se donner du temps. La grande transformation est là : on ne court plus après le temps, on *se le donne*. Mais il peut s'agir aussi parfois, dans la marche, d'une volonté de s'émanciper de sa propre histoire : on marche parce qu'on est fatigué de soi-même. Toujours en soi les mêmes inerties pesantes, les mêmes velléités inabouties, les blessures et les fragilités intactes. On marche, cette fois, pour désespérément tenter de se débarrasser de son histoire au long des routes. On marche pour se fuir, abandonner au bord du chemin des bouts de son identité, fragmenter son personnage. On s'abrutit du rythme lancinant de ses pas, on se saoule de fatigue, on se laisse traverser par le vent hurlant aux sommets, en espérant qu'il emporte tout.

Marcher, penser... Comme on l'a déjà suggéré, le rapprochement de la philosophie et de la marche à pied n'est pas évident. D'abord parce que, dans l'idée qu'on se fait le plus souvent du « métier » de philosophe, on imagine une table surchargée de papiers, dans une pièce tapissée de bibliothèques bourrées de livres, ou bien encore un amphithéâtre dont les fenêtres laissent percer, à peine, une lumière grise. Le philosophe, assez immédiatement pour nous, écrit des livres, enfermé dans son bureau, ou prononce ses conférences devant un public sagement assis. Mais c'est là se donner, sans doute, une vision un peu étroite, en tout cas historiquement datée. La philosophie n'a pas toujours été une « discipline » universitaire cloisonnée, supposant un apprentissage par la lecture et l'écriture, s'authentifiant par des diplômes.

Ce serait la réduire à sa dimension théorique : système de connaissances, savoir démonstratif, etc. Mais, comme on verra, la philosophie peut aussi se comprendre comme une sagesse, un art de vivre, une technique d'existence, une pratique spirituelle. Quoi qu'il en soit, un certain nombre de philosophes ont été des marcheurs réguliers, endurants et, plus encore, ont cherché dans la marche un ressort essentiel de leur inspiration : c'est en marchant qu'ils trouvaient de quoi penser et de quoi écrire. Les trois plus fameux exemples sont français, américain et allemand : Rousseau, Thoreau et Nietzsche. Pour Rousseau, l'expérience des longues marches est surtout celle de son enfance, teintée de nostalgie : ce sont les longs voyages en Italie ou en France du jeune Jean-Jacques, qui sont toujours d'immenses occasions de rêverie. Marcher alors, c'est marcher au grand air, sentir les courants des forces naturelles vous traverser. C'est une expérience de liberté et de légèreté, au sens où l'ouverture du paysage se confond encore avec celle de l'avenir. Marcher, c'est conquérir le monde, aller à l'aventure, braver les éléments, sentir sa force. Plus tard, à mesure que son futur se rétrécit et que s'appesantit le poids du monde et des expériences, Rousseau trouvera dans de longues marches solitaires autre chose : la possibilité de se retrancher des comédies sociales, où on est tenu de jouer un rôle et de porter des masques. Elles deviennent alors l'occasion de méditations qui nous font toujours un peu remonter en deçà de la société et de l'histoire.

Pour Thoreau, la marche relève davantage d'une ascèse réfléchie et quotidienne (quelques heures par jour), mais il faut prendre ici ce terme d'ascèse au sens grec d'« exercice ». Au sens chrétien, l'ascèse renvoie à des privations volontaires, à des souffrances qu'on s'inflige (jeûnes, mortifications diverses, etc.). Au sens grec, l'ascèse (*askêsis*) signifie quelque chose de plus positif : un programme

d'exercices qu'on s'impose, parce qu'ils participent à la construction de soi, à l'exigence de donner à son existence une certaine forme, un certain style. Thoreau fait de la marche un exercice spirituel complet. Marcher, ce n'est plus alors s'aménager une parenthèse dans une journée sédentaire, profiter du temps qu'il fait, s'offrir le luxe de déambuler au milieu d'une foule pressée et laborieuse, s'imposer une activité physique... Marcher, pour Thoreau, c'est accomplir un rite : marquer la journée d'une scansion essentielle, structurante, qui confirme une promesse intérieure. La marche quotidienne devient l'équivalent de la prière pour le croyant, du sacrifice pour le prêtre : un geste essentiel par lequel on authentifie un engagement.

Nietzsche est le troisième grand représentant des « philosophes marcheurs » : la marche est, pour lui, l'élément même de l'inventivité créatrice. Penser et créer au grand air, en marchant, lui permettait de s'émanciper de toutes les pesanteurs de l'érudition, et d'atteindre un point de vue supérieur. Nietzsche marchait plusieurs heures par jour : il notait, sur des carnets, les pensées qui lui venaient en route. Son bureau d'été, c'étaient les montagnes de haute Engadine, sa bibliothèque d'hiver les sentiers rocailleux de Gênes ou de Nice.

En deçà même de ces trois figures historiques majeures et de leur importance, le rapprochement entre la marche et la pensée est très fréquent, à la surface même des mots, comme le suggèrent un certain nombre d'expressions : cheminement de la pensée, démarches spéculatives. Si on a compris, avec Rousseau ou Nietzsche, que la route était toujours une invitation à la réflexion, on doit noter, parallèlement, que toute méditation est un parcours.

Pourtant, toutes les formes de pensée ne supportent pas au même degré cette comparaison. Le raisonnement mathématique, l'intuition scientifique, l'esprit de calcul

supposent davantage de vitesse : des sauts, des accélérations, des fulgurances. La philosophie, plus que la science, revendique une sorte de lenteur et s'accommode mieux de la patience des longues marches. Philosophier, c'est laisser du temps à la pensée. La méditation demeure longtemps auprès de ses objets, elle les examine méthodiquement et calmement comme chez Descartes. Elle tourne autour, les quitte puis revient sur ses pas. Ou alors, ce sont des digressions à n'en plus finir (Montaigne) : seul compte le plaisir de suivre l'inspiration du moment, car on n'est pas obligé d'*aller quelque part*. La philosophie, moins que toute autre pensée, n'est pas soumise à une obligation de résultat. Elle explore, plus qu'elle ne découvre.

Lenteur donc, et liberté. Nietzsche écrivait, dans *Le Voyageur et son ombre*, qu'il faut toujours se répéter une vérité apprise. Car se la répéter, c'est comme lui donner une seconde jambe : alors elle peut se mettre en marche. Il faut bien saisir cette idée de « répétition ». Se répéter une vérité, ce n'est pas précisément la réciter : c'est, exactement, la reformuler afin de lui faire prendre son chemin en nous. L'idée, c'est que les énoncés philosophiques ne sont pas comme des vérités acquises et définitives, consignées dans des livres ; ce ne sont pas des résultats figés qu'il faudrait avoir produits une fois ; ce ne sont pas des dogmes. Les vérités philosophiques, on les répète pour les faire vivre en soi, les faire avancer : elles tracent leur itinéraire dans l'existence, elles font leur chemin dans la pensée, en évoluant, en bifurquant. Loin de se contenter de les « réciter » mécaniquement, il s'agit en se les répétant de les exposer sous de nouvelles perspectives, sous d'autres lumières, de les laisser mûrir aussi.

Un texte de Platon permet de préciser ce rapport de la philosophie et de la marche : la septième lettre, celle qu'il adresse aux compagnons de Dion. Ce dernier est

un Syracusain qui, lors d'un tout premier voyage de Platon en Sicile, avait manifesté des dons exceptionnels pour la philosophie, et devint vite un disciple apprécié. Plus tard, il se retrouve proche du nouveau monarque (Denys le Jeune), et par deux fois, il appelle Platon à venir le rejoindre pour tenter d'inspirer au tyran une politique fondée sur la philosophie. Chaque fois, les rencontres se passent mal, et c'est un désastre (Platon est menacé de mort, vendu comme esclave, etc.). Dans la septième lettre, Platon se souvient de ses visites successives en Sicile, et pose en même temps un certain nombre de questions fondamentales sur la signification de la philosophie. C'est dans ce texte qu'on trouve un long développement sur les modes de connaissance – un texte difficile, qui suscite chez les spécialistes des interrogations innombrables. Platon se demande ce qu'on peut vouloir dire quand on affirme « connaître une chose ». D'abord, tout simplement, connaître son nom. C'est le plus faible degré : j'associe à une chose un nom. Mais on peut aussi connaître la définition d'une chose : on la saisit alors dans sa particularité. On peut dire également qu'on connaît une chose quand on en possède par-devers soi une « image », qu'on peut en dessiner une figure, s'en donner une représentation. Au-delà, on peut avoir de cette chose une « science » : l'intelligence ressaisit les qualités et les propriétés fondamentales, elle se forme une vérité à propos de la chose saisie dans son essence. Platon ne s'arrête pas là, et il évoque un dernier mode de connaissance. Quel est-il ? On pourrait imaginer une intuition fulgurante, une intelligence supérieure... Platon recourt ici à la métaphore du « frottement » : à force de frotter ces quatre manières de connaître les unes contre les autres, on finit par obtenir un rapport intime et familier à la chose, qui définirait le dernier mode. On frotte l'un contre l'autre tous ces éléments (le nom, la définition,

N° d'édition : L.01EHQN000516.N001
Dépôt légal : avril 2011

Extrait de la publication